

le, des bottes pour la campagne, des bottes noires et des bottes blanches ; des souliers taillés en pointe et des souliers à bouts carrés ; des souliers à lacet et des souliers à patin ; des souliers garnis d'un talon haut et pointu, ornés de grands nœuds de rubans, de boucles et de rosettes de toutes couleurs ; des souliers à ailes de pavillon et d'autres à ailes de moulin à vent ; des souliers de cuir bronzé, de maroquin ou de satin blanc, comme ceux de Louis XIV. Tout le monde sait que la cour ne portait que des talons rouges. Pour les souliers de femmes, on faisait des talons de bois, quelquefois haut, quelquefois bas ; ces souliers, avec ou sans quartiers, étaient de la plus grande richesse ; on les galonnait, on les couvrait de broderies ; les cordonniers taillaient dans la soie, le velours, le brocart d'argent et le brocart d'or.

On le voit, le temps était loin où les souliers des femmes bourgeoises étaient aussi simples que leurs ajustements ; où elles affectaient de ne se chauffer, de ne se vêtir que de bure ou de gris, ne portant du noir que dans les grandes occasions. C'est de l'ancienne couleur de leur costume qu'est venu le mot *grisette*, qui a si longtemps désigné les filles de la bourgeoisie.

Ce fut en Angleterre, dès l'année 1633, que la mode s'arrêta tout à coup et que les souliers reçurent une forme qui a peu varié depuis ; ce ne fut que quarante ans après qu'on y adapta des boucles.

En France, au dix-huitième siècle, les boucles et les souliers se portaient bronzés, quand on avait perdu son père ou sa mère et qu'on voulait se conformer à l'étiquette du deuil. Du vivant de Voltaire, les nules étaient une chaussure très répandue ; celles des femmes se faisaient sans quartiers, à talons bas et larges ; celles des hommes étaient simplement des souliers à talons, tout à fait plats et sans courroies.

Le luxe de la chaussure, tout en déclinant,

était encore poussé fort loin au dernier siècle. Si le peuple et la menue bourgeoisie portaient volontiers des sabots, les gens riches couvraient leurs pantoufles de velours, de moire et de soie. Les dames de qualité ornaient leurs souliers de broderies, de galons d'or, etc.

De la Régence à la chute de la monarchie, la chaussure ne varia plus guère, mais elle éprouva un violent contre-coup de la Révolution. Les culottes et les bas de soie, les escarpins à boucles d'argent, à boucles d'or et à rosettes disparurent à la fois ! La République inaugura la botte moderne, non la grosse botte de cuir brut, mais cette botte gracieuse et souple, toute française, et qui convenait si bien à cette époque de lutte et de fusion.

Sous la République, peu de jeunes élégants osaient porter des souliers fins, qui les eussent fait passer pour aristocrates ; Robespierre, qui n'avait rien à craindre à cet égard, se montra moins prudent. Les escarpins ne reparurent qu'au moment où s'ouvrit le *bal des victimes* sous le Directoire.

L'invasion des modes grecques avait amené le cothurne pour les dames, et l'on finit par alléger si bien tous les vêtements à leur usage, qu'une paire de brodequins destinée à la belle Mme Récamier ne pesait pas une demi-once. On dansa beaucoup sous l'Empire, à la cour et partout, dans les intermèdes des batailles. Napoléon avait réhabilité le bas de soie et la culotte, de même que les escarpins de cuir verni, très découverts sur le cou-de-pied, à semelles plates et minces, avec boucles d'acier ou d'or. L'Empereur s'inquiétait surtout de la manière dont un homme était chaussé.

Comme on l'a pu voir par cette rapide esquisse, les hommes de tous les temps n'ont pas été moins sollicités que les femmes par le désir de se rendre agréables aux yeux. Tout en s'étonnant des modes singulières que les deux sexes ont tour à

tour suivies, il faut se rappeler que plusieurs ont été dans l'origine destinées à dissimuler certains défauts corporels chez de grands personnages, et adoptées ensuite par la race des courtisans, toujours désireuse de plaire au maître.

On doit donc simplement reconnaître, en se résumant, que la mode a toujours joui d'un privilège que n'ont jamais eu les législateurs, celui d'imposer des lois et de n'y être point soumise. On peut prévoir les révolutions politiques et sociales, le démembrement des empires, la pluie et le soleil, les éclipses et les comètes, mais qui pourrait prévoir les modes de l'avenir ?

GEORGES FATH.

QUAND LA BASE EST SOLIDE

Bambochard est armé d'une paire de pieds stupéfiants.

— C'est gênant parfois, disait-il l'autre jour à un de ses amis ; mais cela sert aussi à certains moments... Ainsi figure-toi, mon cher, qu'avant-hier une roue d'omnibus m'a passé sur le pied gauche...

— Et naturellement te l'a écrasé ?

— Au contraire, mon cher, c'est l'omnibus qui a été renversé...

UNE BONNE MOYENNE

A la visite du major :

Deux soldats entrent et roulent timidement leur képi entre leurs mains.

— Qu'avez-vous, sacrebleu ? demande le major au premier.

— Moi, mon major... j'ai la colique.

— Et vous ? demanda-t-il au second.

— Moi, major, c'est tout le contraire.

— Eh bien ! cré nom de nom, arrangez-vous ensemble.

PAS UN ANGE



Alfred.—Ma toute belle, veux-tu être ma femme ? — *Hélène.*—Me laisseras-tu libre de toutes mes actions ? — *Alfred.*—Oui. — *Hélène.*—Maman restera avec nous. — *Alfred.*—Ça sera mon bonheur. — *Hélène.*—Tu n'auras pas de passepartout ? — *Alfred.*—A quoi bon, jamais je ne sortirai. — *Hélène.*—Tu renonces à tes clubs ? — *Alfred.*—De tout mon cœur. — *Hélène.*—Tu seras toujours de retour à 6 heures ? — *Alfred.*—Je le promets. — *Hélène.*—Dans ce cas, tu es trop parfait pour moi. C'est un mortel que je veux ; pas un ange.